

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :
8—RUE BONSECOURS—8
MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite); LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite); L'ABBAYE DE CARROW; Les amants de Valentine; Hygiène pratique; Avis public; Recettes familières, L'esprit de tout le monde.

ABONNEMENTS :
Un an.....\$1.50 c.
Six mois..... 75
Quatre mois..... 50
Deux mois..... 25
Strictement payables d'avance.



Il vit se placer comme une pyramide humaine. (Page 257 col. 1.)

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

[Voir à partir du n 1]

Il y eut là des scènes de carnage indescriptibles. Le râle des morts, les cris des blessés, les clameurs des combattants, le bruit des portes forcées, le fracas des

meubles brisés, le cliquetis des armes, les coups de pistolet, de mousquet et d'arquebuse, les hurlements des fugitifs affolés, les trépidations de toute cette foule courant, roulant, bondissant, tout ce tumulte faisait un vacarme épouvantable, au milieu duquel la voix des chefs demeurait impuissante. Le sang inondait les parquets et coulait en ruisseaux le long des marches des escaliers. Partout des cadavres entassés, sur les paliers, dans les salles, dans les larges couloirs; çà et là des blessés suppliant qu'on les achevât; des vaincus à genoux, demandant grâce, et recevant pour

réponse un coup qui les abattait aux pieds du vainqueur.

Les guerres civiles sont féroces.

Et puis, ces paysans qui prenaient là la revanche, avaient tant scuffert.

Toute leur rage s'était concentrée sur les défenseurs de l'hôtel des gabelles.

Pas de pitié ! pas de grâce ! tue ! tue !

Tels étaient les mots atroces qui se répétaient, suivis de mort, au milieu de cette boucherie horrible.

Ce que le fer des Nu-Pieds n'avait pu atteindre avait gagné les jardins.

Là s'organisa une véritable chasse à l'homme.

Les malheureux fugitifs étaient poursuivis, traqués d'arbre en arbre.

Les Nu-Pieds fouillaient les massifs, les buissons : et du sein de ces rameaux épars où résonnait le matin le chant de l'ajouette, s'élevaient maintenant des cris de désespoir et des rugissements de fureur.

Du Cantel s'était précipité vers ces enragés pour arrêter le carnage.

Comme il s'élançait dans une allée d'où partaient des cris déchirants, il s'arrêta tout à coup en poussant une exclamation.

— Petit-Pierre ! s'écria-t-il, frappé de stupeur.

— Oui, Petit-Pierre et Jeannette.

— Jeannette ! fit Du Cantel qui faillit tomber à la renverse ; Jeannette ici.

— Là-bas... dans la maison qui brûle.

Et de son petit doigt il désigna le pavillon où l'abbé avait mis le feu.

Du Cantel était bouleversé.

La rencontre de Petit-Pierre, la nouvelle que sa fille vivait, mais qu'elle courait un grand danger, l'avaient heurté avec tant de violence, qu'il demeura là quelques secondes comme hébété.

Puis, poussant un cri inarticulé, il bondit vers l'endroit que lui désignaient le geste expressif et les traits éloquents du petit garçon.

Le pavillon, on le sait, avait servi de refuge à quelques personnes de l'entourage de Letellier de Tourneville.

— Ils se croyaient là à l'abri des balles et de la mitraille qui pleuvaient sur le principal corps de bâtiment et dans les jardins.

La plupart, ayant découvert l'entrée de la crypte, s'y étaient réfugiés, ignorant le danger qui les menaçait.

Un jeune commis, que sa femme était venue retrouver à son bureau, au premier son du tocsin, venait à son tour de pénétrer dans l'habitation du prêtre, redoutant non seulement la mort, mais encore les plus cruels outrages pour sa jeune épouse.

Notre couple, un peu rassuré, avait gagné le premier étage du pavillon, et là, cachés derrière les rideaux d'une fenêtre, ils suivaient les dernières vicissitudes de la lutte affreuse qui se livrait dans les jardins et dans les bâtiments de la recette générale.

Leur assurance disparut et leur terreur augmenta, lorsqu'ils virent la bataille se rapprocher d'eux et les Nu-Pieds envahir les allées du parc.

Dans leur anxiété, ils ne virent pas que l'incendie enveloppait le pavillon où ils avaient cherché un asile,

Tout à coup un grondement sourd, accompagné de lueurs sinistres, suivi bientôt d'un fracas épouvantable, vint les tirer de leurs préoccupations et leur inspirer une nouvelle et plus grande épouvante.

Tout brûlait, tout s'écroulait autour d'eux.

Un même cri d'effroi partit de leur poitrine ; la jeune femme se jeta terrifiée dans les bras de son mari. Celui-ci la saisit et l'emporta à travers les chambres pleines de flammes.

Il arriva au haut de l'escalier que déjà le feu enveloppait de rouges tourbillons.

A demi suffoqué, il roula avec son précieux fardeau au bas des marches.

Au milieu des crépitements de la flamme, d'étranges gémissements se faisaient entendre.

C'étaient les plaintes, les vagissements d'un enfant qui pleurait éperduement dans une des pièces du pavillon incendié.

En ce moment un homme passa comme une tombe au milieu de ce brasier, atteignit en deux bonds le bout de l'escalier, s'enfonça dans la fournaise, et bientôt reparut sur le palier croulant, éleva au-dessus des flammes un jeune enfant qu'il venait d'arracher à ce volcan.

C'étaient Du Cantel et sa Jeannette.

Une seconde après, le père et la fille étaient hors de danger.

Il confia l'enfant au grand Louis qui accourait.

Puis il voulut se lancer de nouveau dans ce vaste foyer flambant.

— Qu'allez-vous faire ? s'écria le grand Louis.

— En reconnaissance du salut de ma fille, s'écria-t-il d'un ton inspiré, je veux sauver deux pauvres jeunes gens qui se tordent là dans les flammes.

Son acte héroïque fut récompensé.

Bientôt il reparut, les cheveux roussis, les vêtements fumants, mais tenant dans ses bras vigoureux le jeune homme et la jeune femme qui avaient roulé au bas de l'escalier.

— Mais ce sont des suppôts de la gabelle, des monopiliers ! s'écria le grand Louis.

— Qu'importe ! dit Du Cantel ; j'avais fait un vœu !

— Mais ils vont être massacrés ; je ne réponds pas de leur salut.

— J'en réponds, moi ! fit Du Cantel ; leur vie m'est sacrée !..... Du reste la résistance a pris terme. Assez de tueries. Allons, mon cher Louis, mettez de l'ordre dans la victoire et ménageons nos coups. Nous avons abattu le plus cruel de nos ennemis. Il reste encore le plus terrible.

— Et qui donc ?

— Richelieu. Crois-tu que ce ministre implacable nous laisse jouir en paix de notre triomphe ? Nous aurons bientôt les troupes royales sur les bras. Nous ne sommes encore que des bandes ; pour tenir tête aux forces régulières, il faut que nous devenions une armée ! Fais sonner le ralliement. Nos hommes vont se reposer cette nuit. Demain nous occuperons fortement Rouen et nous mettrons la ville en état de défense.

Une demi-heure après, le calme et le silence régnaient

dans cette vaste demeure où toute la journée la bataille avait semé le désastre, le carnage et la mort.

Du Cantel avait rejoint en toute hâte sa chère Marie-Jeanne, lui amenant Jeannette et Petit-Pierre qu'elle croyait perdus à jamais.

La pauvre mère éprouva une joie délirante en retrouvant sa fille qu'elle couvrit d'insatiables baisers.

Elle serait morte de saisissement, et un déluge de larmes n'était venu détendre ses nerfs et donner une issue au sentiment qui l'étouffait.

Joie de courte durée, hélas !

Quelques jours après, des éclaireurs, lancés sur différentes routes, venaient annoncer à Du Cantel qu'une armée commandée par un des officiers les plus renommés de l'époque s'avancait à marches forcées sur Rouen.

Déjà ces troupes avaient signalé leur passage au milieu des populations suspectes par des exécutions sommaires, laissant derrière elles les gibets chargés de cadavres, les villages rasés ou incendiés, et sur la route une longue traînée de sang.

O'étaient les fléaux de Dieu !

CHAPITRE LI

Où l'on voit opérer la bande de Bec-d'Aigle et de La Rapière.

Trois jours après les événements que nous venons de raconter, les bourgeois de Rouen virent défiler dans les rues de la ville une troupe d'hommes chargés de butin, habillés de la plus étrange façon et armés d'instruments de combats des plus variés. Ils criaient à tue-tête : "A bas les monopoliers ! à bas la gabelle !"

Ils n'avaient pas des figures très rassurantes ; mais comme on annonçait l'approche de l'armée royale, ils constituaient un renfort pour l'insurrection, et ils furent accueillis avec assez de faveur.

Leurs chefs furent mandés auprès de Du Cantel, que nous désignerons désormais sous son nom de guerre, Jean Nu-Pieds.

Bec-d'Aigle et La Rapière dirent qu'ils arrivaient du Vexin français au secours de leurs frères normands. Des dépouilles dont leurs hommes étaient chargés prenaient du pillage qu'ils avaient fait sur leur route, dans les maisons des officiers du roi et chez les receveurs des deniers publics.

Ils offrirent au général de l'armée de souffrance une somme assez forte, pour contribuer à l'entretien des défenseurs de la liberté et aux besoins du gouvernement insurrectionnel.

Jean Nu-Pieds n'avait pour ces deux personnes qu'une estime très limitée.

Néanmoins il accepta leurs offres et leur assigna même un cantonnement : les faubourgs de Bouvreuil et de Beauvoisine.

Dans la nuit même qui suivit leur entrée, trois assassinats et deux incendies furent signalés.

Le vol et le pillage parurent être la cause et le but de ces crimes.

On ne songea pas d'abord à en accuser les malfaiteurs, et on mit ces accidents sur le compte de bandits inconnus qui profitaient des troubles du moment pour se livrer impunément à la rapine et au meurtre.

Du reste, ces attentats avaient été successivement commis sur les points les plus opposés de la ville, en sorte qu'il eût été difficile de dire d'où les bandits étaient partis pour perpétrer leurs forfaits.

La discipline la plus sévère se faisait remarquer parmi la troupe de Bec-d'Aigle et de La Rapière. La tranquillité la plus parfaite régnait dans les quartiers où ils campaient, et les habitants n'avaient, disaient-ils, qu'à se louer de leurs procédés.

Ils payaient leurs dépenses sans marchander, se couchaient au couvre-feu. Pas une rixe, pas une orgie n'avaient été signalées dans les tavernes qu'ils fréquentaient. Et on pouvait les accuser d'avoir des mines patibulaires, on ne pouvait du moins leur reprocher aucun méfait.

Mais les crimes se multiplièrent tellement qu'une véritable terreur se répandit dans Rouen, et que les riches bourgeois ne se couchaient qu'en tremblant, n'étant pas sûrs de se réveiller sains et saufs le lendemain matin.

Parmi ces apeurés, une femme était en proie à une réelle panique.

Il faut dire qu'elle pensait avoir tout à graindre.

Depuis la triomphe de la révolution des Nu-Pieds, elle redoutait à chaque instant de voir piller, démolir, incendier le petit hôtel qu'elle devait à la munificence amoureuse du marquis de Beaujeu.

Car cette femme était Zelida.

Depuis le brusque départ de son amant, depuis la disparition de Philippette, elle vivait dans de véritables trances.

Un jour elle s'habilla comme autrefois, en fille du peuple, prit ce qu'elle avait de plus précieux, et courut chez son père.

Mais l'honnête pécheur la chassa brutalement.

Elle revint à sa demeure, ferma à double tour toutes ses portes, et se confina dans son boudoir, servi par une seule domestique, au dévouement et à la probité de laquelle elle croyait pouvoir se fier.

Un soir, comme le boffroi de la tour de la Grosse-Horloge venait de sonner le couvre-feu, qu'elle venait de se mettre au lit, après s'être bien assurée que toutes les portes étaient bien verrouillées, bien cadenassées, après avoir gardé sous son lit, derrière tous les meubles et dans tous les placards si personne ne s'était introduit et ne se cachait chez elle, elle allait s'endormir de ce sommeil agité qui troublait toutes ses nuits, lorsqu'elle crut entendre un bruit de pas dans le petit escalier dérobé qui conduisait à sa chambre à coucher.

Elle tressaillit !

Pâle de terreur, elle écouta, le front mouillé d'une sueur glacée, et le cœur battant à rompre sa poitrine.

Elle faillit s'évanouir lorsqu'elle entendit les pas se rapprocher, une clef s'introduire dans la serrure, le pêne grincer dans sa grâche et une poussière faire gémir la porte.

Crier lui fut impossible, elle n'eut pas la force de dire : Qui est là ?

Elle ne put même pas appeler à l'aide la jeune servante qui couchait dans la pièce voisine.

Une tête d'homme se montra dans l'entrebaillement de la porte.

de la porte.

Mais Zélida avait formé les yeux, bouleversée par la terreur, et elle ne put voir, bien que la chambre fût éclairée par une élégante veilleuse, si la physionomie de ce visiteur nocturne était rassurante ou redoutable.

L'inconnu fit quelques pas dans la chambre.

Zélida, sentant approcher le danger, fit un effort pour dominer la peur qui l'étreignait et qui lui coupait la parole.

—Prenez tout et laissez-moi la vie! murmura-t-elle d'une voix étranglée.

—Mais je ne veux rien emporter, dit l'inconnu sur un ton très bas.

—Ah! mon Dieu!..... que vous faut-il?... ma vie?...

—Non! dit la voix qui se rapprochait de plus en plus.

Zélida tremblait de tous ses membres et l'on entendait ses dents claquer.

Ce n'est pas qu'elle fût lâche. Mais, depuis la révolte des Nu-Pieds, elle était tellement persuadée qu'elle serait une des premières victimes de leur fureur, qu'elle s'attendait à chaque instant à les voir apparaître.

Grâce! murmura-t-elle; ne me faites pas de mal.

L'inconnu était tout près de son lit et elle sentait son souffle lui frôler le visage.

Deux mains lui saisirent les poignets et les écartèrent vivement: puis deux lèvres s'appuyèrent sur ses joues glacées par la peur.

Elle tressaillit.

Zélida n'était pas femme à sacrifier sa vie à sa vertu, on doit le comprendre.

Aussi n'opposa-t-elle aucune résistance à cette caresse de ce singulier visiteur.

—Eh quoi! vous voulez!.....

—Oui, ma petite Zélida: une petite place à côté de toi.

Et un éclat de rire sonore retentit dans cette chambre où régnait la terreur.

La stupéfaction laissa un instant muette la jeune courtesane.

Puis dans un élan de joie:

—Gaston! s'écria-t-elle ivre de joie, toi ici!

—Eh! oui, chère belle, moi ici!

—Ah! que tu m'as fait peur!

—Parbleu! je l'ai bien vu..... tu me prenais pour un voleur.

—Ah! c'est que Rouen est à feu et à sang et qu'à chaque instant je craignais d'être assassinée... Mais toi, comment as-tu pu pénétrer dans la ville? Comment es-tu ici?

—Je t'expliquerai cela plus tard.

Une heure après son arrivée, Gaston cédait au sommeil, lorsque des craquements, des bruits inusités se firent entendre dans l'hôtel.

—Qu'est-ce? fit Zélida qui ouvrit les yeux.

—Qui donc?

—Tu n'as pas entendu?

—Encore tes folles terreurs qui te reprennent!

—Non... tiens... écoute!...

Un bruit de pas qu'on cherchait à amortir se fit entendre extérieurement, dans un couloir qui précédait la chambre à coucher de la jeune femme.

—Tu entends!... Est-ce que tu as amené quelqu'un avec toi?

—Non.... C'est étrange.

—Cette fois-ci, ce sont les Nu-Pieds! fit Zélida en se réfugiant dans les bras de son amant.

—Les Nu-Pieds ou des voleurs! fit Gaston. Mais ne crains rien..... je suis là.

—Oh! près de toi... seraient-ils une bande... je suis bien tranquille..... je n'ai pas peur.

—Eh bien, alors laisse-moi. Il ne faut pas qu'on nous surprenne sans défense.

—As-tu fermé la porte? demanda Zélida à Gaston.

—Oui, à double tour.

—Oh! mon Dieu! mais je crois qu'ils sont nombreux! dit tout bas la jeune fille en attendant des piétinements sourds.

—Serait-il dix..... j'en viendrai à bout. Je suis sûr d'en abattre trois avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître,

En ce moment on entendit un craquement, comme et si une pesée était exercée sur la porte.

Le jeune marquis de Beaulieu s'était placé derrière le battant, son épée d'une main, un pistolet dans l'autre.

L'effort extérieur se poursuivait, car la serrure de la porte céda peu à peu. Enfin une violente poussée fit jaillir le pêne hors de la gâche, une partie du bois vola en éclat, avec fracas, et un homme bondit en avant.

Mais il fut atteint au passage par la lame de Gaston qui n'avait eu qu'à étendre rapidement le bras.

Une formidable imprécation retentit et l'assaillant! roula sur le tapis de la chambre.

Deux autres individus s'élançèrent; mais Gaston répéta le même geste terrible, il lâcha un coup de pistolet.

Un seul des nouveaux assaillants avait été atteint.

D'autres étaient sans doute dans le couloir. Mais ceux-ci détalèrent au plus vite, en voyant le coup manqué, car on entendit le bruit d'une fuite précipitée.

Un seul ennemi restait.

Gaston le tint en respect avec respect.

—Si tu bouges, dit-il à l'inconnu, je te brûle la cervelle.

—Cornes du diable! s'écria l'homme, l'officier de Gaillon!

L'individu qui avait poussé cette exclamation était La Rapière qui venait de reconnaître le jeune officier à qui il avait joué un si bon tour à l'auberge de Gaillon, et à qui il avait tendu un piège à l'entrée de Meulan, près du couvent de l'Annonciade.

—Ah! c'est toi, bandit, exclama le marquis de Beaulieu.

—Hélas! monseigneur, pour vous servir.

—Pour me servir un coup de dague ou un coup de la rapière.

—Non, je vous jure.....

—Jette tes armes ou je tire.

—Mais, monseigneur....

—Le bandit hésitait.

Il était seul; mais il avait en main une bonne lame.

qu'il savait adroitement manier, et à la ceinture deux énormes pistolets chargés.

Il avait donc des chances pour te marquis de Beau-lieu.

—Que ferez-vous de moi? demande-t-il à Gaston pour gagner du temps, tout en abaissant peu à peu une main vers un des pommeaux de ses pistolets.

—Gaston, prends garde! s'écria Zélida qui avait vu le mouvement.

Le jeune marquis déchargea son arme, mais La Rapière fit un bond de côté et fondit ensuite sur le jeune officier.

Vaine tentative. Zélida lui avait lancé une lourde chaise entre les jambes qui le fit trébucher.

La Rapière s'abattit comme une masse, lâchant son épée.

Gaston se jeta sur lui et lui arracha ses pistolets.

—Grâce! je me rends à merci! fit le misérable.

Le jeune homme l'avait saisi à la gorge qu'il serrait à l'étrangler. Tandis que de l'autre main il lui appuyait sur la poitrine la pointe de son épée.

—Pas un mouvement, fit-il, ou tu es mort.

Puis s'adressant à sa maîtresse.

—Une corde, une écharpe, vite que j'attache solidement ce gremlin.

Les jambes et les mains du malheureux La Rapière furent solidement liées.

Puis aidé de Zélida, Gaston releva le bandit et l'assit sur un fauteuil.

—Là, ricana le jeune homme, j'espère que te voilà bien; je parie que tu t'étonnes que je ne t'aie pas déjà cassé la tête.

La Rapière qui avait été à moitié étranglé, souffla bruyamment, pour reprendre sa respiration.

Il regarda son vainqueur d'un air hauri, presque hébété.

—Tuez-moi vite, et ne me faites pas souffrir, dit-il d'une voix sombre, lorsqu'il put parler.

—Te tuer! mais ce n'est pas mon intention. Songe que j'ai fait quarante lieues et que j'ai risqué ma tête, rien que pour avoir le plaisir de te voir.

—Pourquoi railler? C'est féroce.

—Je ne raille pas; si tu n'étais pas venu cette nuit, tu aurais eu demain l'honneur de ma visite. Tu m'as évité la peine de me déranger, tu m'as épargné le danger d'être reconnu et arrêté par les Nu-Pieds, j'en suis fort aise. Cette prévenance a coûté la vie à deux de tes compagnons; c'est ta faute; tu n'as pas eu la précaution de te faire annoncer. Et ma foi, j'ai cru avoir affaire à des bandits au lieu de...

—Au lieu de... répéta La Rapière qui croyait rêver.

—Au lieu de bons garçons.

—Il est inutile de vous moquer plus longtemps de moi; cassez-moi la tête et que tout soit dit. Il y a longtemps que j'attends la corde ou une balle; j'aime mieux un coup de pistolet que le gibet. Allons, c'est une grâce que je vous demande; évitez-moi la potence et vous obligerez un homme qui n'a jamais eu peur de la mort.

—Ton courage me plaît, et je t'assure que je ne raille pas du tout. Vous étiez venus ici pour piller cet hôtel

tu le pilleras. Tu voulais y mettre le feu: je t'aiderai à allumer l'incendie.

—Brûler ma maison! s'écria Zélida, es-tu fou?

—Je t'en donnerai une plus belle à Paris.

—Mais ça m'en ferait deux! fit Zélida avec naïveté.

—Deux, peut-être, mais plus tard, continua Gaston.

En attendant, il faut que celle-ci flambe cette nuit. Le feu sera mis aux quatre coins, afin que tout s'embrase et s'éteigne.

—C'est insensé, ce que vous me dites là! fit le bandit.

—Mon Dieu! que tu es têtue dans tes idées. Non seulement tu brûleras cet hôtel; mais tu en incendieras le plus possible dans Rouen. Va, mon ami, brûle, pille, égorge; semez partout, toi et ta bande, la ruine, le deuil et l'épouvante. Plus vous commettez de crimes présentement, plus il vous sera pardonné pour le passé.

La Rapière à ces derniers mots eut un éclair dans les yeux.

—Je commence à comprendre! fit-il.

—C'est à merveille. Détache-lui donc les jambes, Zélida, à ce brave garçon.

—Mais tu n'as pas peur.

—De lui! Allons donc! N'est-ce pas que nous nous entendrons? demanda le jeune homme en s'adressant au bandit.

—Voler en toute sécurité! Mais c'est charmant, dit La Rapière, car je suppose que c'est Son Eminence le grand.....

—Chut! Prudence et discrétion!... En attendant voici un bon de cinq cents pistoles sur la caisse de monsieur le surintendant général des finances à Paris, comme acompte de notre convention.

—J'aimerais mieux de l'or.

—C'est trop lourd... mais je te donne ma parole de gentilhomme que le bon sera payé à vue, sans danger pour celui qui le présentera. Allons, Zélida, pour qu'il puisse serrer ce papier, détache donc les mains à ce cher.....comment t'appelles-tu?

—La Rapière.

—Nom de guerre, sans doute.... mon compliment! Cela veut dire, n'est-ce pas? que tu manies proprement une lame. J'aime les bons tireurs. Zélida ramasse donc l'épée de ce cher La Rapière et donne-la lui.

—Mais.....fit la jeune femme avec un sentiment d'effroi.

—Je te dis que c'est un ami.

—A la vie, à la mort! fit le bandit en étendant la main.

—Là, voilà ma mission remplie! reprit Gaston. Il s'agit maintenant de quitter Rouen sans encombre, ma petite Zélida. Je suis entré dans la ville sous une robe de moine. Mais il faut changer de costume, car je me suis aperçu que des yeux soupçonneux me suivaient, malgré mon déguisement, et l'on m'aurait peut-être arrêté, si je ne m'étais esquivé rapidement à travers des ruelles que je connais.

—Mais il est encore plus difficile de sortir de Rouen que d'y entrer; fit observer Zélida.

—N'avons-nous pas là à nos pieds deux costumes qui vont servir à nous déguiser? Ces deux pauvres compagnons de La Rapière qui ont attrapé un mauvais coup...

nous allons les dépouiller de leurs vêtements et les prendre pour nous.

—Y penses-tu ! fit Zélida avec répugnance.

—Tu crois qu'ils vont s'enrhumer ? plaisanta Gaston. Bah ! il fait chaud... et d'ailleurs il ferait froid, qu'ils ne le sentiraient guère. Du reste, nous leur donnerons nos vêtements. Si l'on découvre les débris de mon costume sur un cadavre carbonisé, on croira que j'ai péri ici avec toi. Cela fera plaisir aux Nu-Pieds, et ce bon La Rapière en aura une bonne récompense. Allons, dépêchons-nous, Zélida, ; tu vois bien que nous faisons perdre le temps à ce brave ami.

La maîtresse de Gaston qui était une grande et plantureuse fille, ne fut pas trop mal accoutrée avec la casaque, les chaussettes et le grand chapeau d'un des bandits. Elle ceignit même ses reins d'un ceinturon muni d'une longue épée qu'elle ne portait pas trop mal.

Dès que le travestissement fut terminé :

—Allons ! dit le jeune officier, maintenant, le feu partout.

Et prenant une bougie, il l'approcha des rideaux du lit.

Une longue flamme monta au plafond.

—Vite, fuyons, s'écria le marquis de Beaulieu en entraînant Zélida. Dans un quart d'heure tout sera en flammes ici.

Cinq minutes après nos trois personnages étaient dans la rue.

Gaston leva les yeux vers les fenêtres de l'hôtel.

— Il vit avec satisfaction briller à travers les vitraux des fenêtres des lueurs d'incendie.

Zélida pleurait.

Bien qu'elle eût emporté tout son or et tous ses bijoux, elle regrettait ce nid opulent et luxueux où elle avait passé de si beaux jours avec Gaston.

Où donc est le quartier général de tes troupes ? demanda le marquis à la Rapière. Tu vas nous y conduire, et demain tu nous feras sortir de la ville.

—Alors, monseigneur, là, réellement, vous ne m'en voulez pas ?

—De quoi ?...

—Mais de l'affaire de Gaillon et surtout de celle de Meulan !

—T'en vouloir ! s'écria Gaston. Mais je te bénis au contraire ; mais tu m'as rendu le plus grand des services ; mais tu m'as placé à l'entrée du.....

Il allait dire au paradis !.....

—Tu m'as placé, continua-t-il, aux portes des honneurs et à l'entrée de la fortune ; car quand on m'a relevé, on m'a transporté auprès du grand cardinal, auprès du roi, auprès de la reine !

—Je comprends tout maintenant ! fit le bandit.

—Pas tout, heureusement, pensa Gaston de Beaulieu avec un fin sourire.

CHAPITRE LII

Un grand souvenir

Dans une des plus modestes rues de Rouen, dans la rue de la Pie, non loin du vieux marché, s'élève une vieille maison sans grand caractère architectural, mais

qui attire pourtant le touriste et le voyageur lettré.

Au-dessus de la porte on lit ces mots tragiques, gravés en lettres d'or.

“ Ici est né, le 6 juin 1608, Pierre Corneille.”

“ Cette maison, dit M. Eugène Chapus, conserva longtemps la physionomie qu'elle avait à l'époque d'où date son illustration. Les croix de Saint-André de sa charpente, les colombages, toutes ces trames et ces entrecroisements bizarres de poudres, indispensables auxiliaires de l'art du constructeur au moyen âge, se sont effacés sous un revêtement de plâtre. A l'intérieur, on a tout détruit ; l'ameublement et les décorations ont disparu : il ne reste rien des objets qu'ont appartenu à Corneille, pas un vestige qui rappelle la plus grande de nos gloires poétiques.

“ La vieille porte, qui subsistait encore avec le marteau sur lequel s'appuya la main de Corneille, a été donnée au musée d'antiquités par le propriétaire de la maison à qui des voyageurs anglais en avaient offert un haut prix.

La maison à droite, contiguë à celle du Pierre, était habitée par Thomas Corneille ; elle lui échut dans la succession paternelle. Thomas avait sa chambre au même étage que celle de son frère, un petit guichet mettes deux pièces en communication. Or, du temps où le *Menteur*, le *Cid* et *Cinna* tombaient de la plume du poète dans le moule de l'immortalité, il arrivait parfois que le grand Corneille, qui versifiait avec une facilité moins courante que son cadet, bronchait sur un vers. Alors, craignant de laisser s'évaporer sa mâle pensée dans le travail mécanique de la rime, il frappait au guichet qui s'ouvrait aussitôt, et il criait : “ Holdà. Sans souci, une rime ! ” La rime demandée était servie, et la trappe refermait.”

A l'époque de l'insurrection rouennaise, Pierre Corneille avait trente et un ans.

Il était dans toute la force et la plénitude de son génie.

Le lendemain du jour où Gaston de Beaulieu avait conclu avec La Rapière l'étrange marché que nous avons raconté dans le chapitre précédent, marché inspiré par la politique machiavélique de Richelieu, notre grand tragique qui n'avait encore qu'une réputation très contestée, venait de terminer une des admirables scènes de *Cinna*.

Il avait encore la tête en feu, traversée des dernières flammes de l'inspiration.

Il avait quitté son bureau, couvert de feuillets éparés, et était venu s'accouder à la fenêtre de son cabinet de travail.

La chaleur avait été lourde pendant la journée, et bien que la rue fut très étroite et peu accessible aux rayons du soleil, le poète avait travaillé au milieu de cette température caniculaire comme dans un étuve.

Il sentait le besoin de respirer l'air moins étouffant de la nuit. La marée montante amenait des brises saluaires qui faisaient circuler dans les plus petites artères de Rouen une délicieuse fraîcheur. Il beignait son front dans ces souffles bienfaisants et sentait se calmer peu à peu les bouillonnements de son cerveau.

Mais un autre attrait l'amena à cette fenêtre.

En face de sa maison demourait une jeune fille, brune charmante, Mlle Françoise Millet, qu'il aimait depuis longtemps avec toute l'ardeur d'un premier amour.

Mlle Millet avait alors vingt-quatre ans.

Elle avait souvent remarqué le poète que sa vue faisait tressaillir et troublait profondément. Dans l'admiration de ses regards dans l'altération de ses traits, elle avait vite démêlé la passion dont elle était l'objet.

Plus curieuse qu'éprise, elle s'était prêtée à une innocente intrigue; quelques regards fertiles, de provocants sourires avaient exalté dans le cœur de Corneille l'amour qui y couvait et l'avait fait se manifester en démonstrations discrètes, mais passionnées.

Malheureusement, Corneille n'était pas riche, et Maître Millet, le père de la jolie Françoise, ne voulait pas entendre parler pour sa fille d'un mari croqueur de rimes, d'un poète crotté.

Si donc l'auteur de *Cinna* éprouvait une certaine jouissance à contempler la maison qui abritait celle qu'il aimait, il songeait avec une certaine amertume aux obstacles qui se dressaient contre son bonheur.

Mais un cœur épris espère toujours; les difficultés qui traversaient son amour en augmentaient l'ardeur, au lieu de le refroidir, et les aspirations de son âme s'élançaient vers la demeure de celle qu'il adorait avec un élan et une force qui emportaient tout son être. La nuit était profonde dans la ruelle qui n'avait pas plus de deux toises de largeur. Mais son cœur voyait; son regard éclairé au feu de son amour, avait le pouvoir de percevoir tous les détails de cette maison qui enfermait ce qu'il avait de plus cher. A travers les ombres, à travers les ténèbres, il devinait la petite fenêtre à guillotine de la chambre de Françoise. Du reste, la lune, que la poétique du temps nommait Diane ou Phébé, pointa à l'horizon et répandit dans la rue de la Pie sa lumière mystérieuse. Elle tira de l'obscurité cette demeure que l'amour du poète devait tirer de l'ombre de l'oubli, pour l'immortaliser ainsi que la cruelle jeune fille qui l'habitait.

Car elle dormait, la coquette, lorsque le plus grand génie de ce siècle veillait et souffrait pour elle!

Un autre sentiment que celui de l'amour avait couru et amener ainsi, au milieu de la nuit, Corneille auprès de cette fenêtre d'où il surveillait le logis de la jolie Françoise.

Depuis quelque temps, on le sait, il n'était question à Reuen que d'assassinats, d'attaques nocturnes et d'incendies.

Maître Millet n'était pas partisan de l'insurrection. Bien qu'il fut cinquantenaire, il n'avait pas paru à la tête de sa compagnie, lorsque le tocsin avait appelé aux armes les bourgeois de Rouen. On plâtrait cette prudente réserve, et on pouvait craindre quelque entreprise contre sa maison de la part des Nu-Pieds.

Corneille, bien qu'il compatît aux misères du peuple, qu'il s'indignât contre les exactions des monopolières et les iniques décrets, fiscaux de Richelieu, désapprouvait le mouvement, sans le condamner.

Son bon sens élevé, sa raison profonde lui faisaient bien voir que la révolution de la Normandie, purement locale, n'avait pas d'avenir. La France n'était pas mûre pour un changement de gouvernement,

Il connaissait depuis longtemps Du Cantol. Jean Nu-Pieds était un lettré, presque un poète. Bien souvent le général de l'armée de souffrance était venu se reposer dans cette paisible demeure du célèbre écrivain des combats de chaque jour, des fatigués, des terribles préoccupations que lui imposait sa qualité de chef du gouvernement insurrectionnel. Il avait admiré cette nature vaillante, héroïque; il a puisé dans la physionomie et dans le caractère de Du Cantol plus d'un trait pour peindre les grandes figures de ses tragédies.

Donc cette nuit, Corneille, l'œil fixé sur la maison de Françoise Millet, enivrant son cœur de ce charme ouaté par la proximité de celle qu'il aimait, veillait à sa sûreté et au salut des siens.

Vers minuit, il entendit des pas discrets bruir dans le silence et dans les ténèbres. Ces pas étaient lents furtifs, à peine perceptibles.

Les pâles lueurs de la lune arrivaient mal dans cette rue étroite; notre poète avait beau poigner l'ombre de ses regards perçants l'obscurité plus dense au bas des maisons quo vers le faite, l'empêchait de rien voir.

Pourtant les pas se rapprochèrent et acquirent plus de sonorité! Puis le bruit s'arrêta, sous les portes même de la maison de maître Millet.

Corneille éprouva un choc terrible.

Il était amoureux, c'est-à-dire jaloux.

L'idée ne lui vint pas que les Nu-Pieds venaient attaquer la demeure de celle qu'il aimait; ils y auraient mis moins de prudence et se seraient lancés, pensait-il, à l'assaut avec audace et avec fureur.

Ce ne pouvait donc être qu'un rival qui arrivait ainsi, longtemps après le couvre-feu; au logis de la belle.

Un nuage passa devant ses yeux; une douleur affreuse lui étroit le cœur, il devint pâle, blanc comme la grande colletterte qui lui ornait le cou et la poitrine; ses mains tremblèrent à faire croire que l'appui de la fenêtre où elles se cramponnaient, oscillait et allait s'écrouler; ses jambes plièrent sous lui: enfin il était secoué dans tout son être comme un peuplier tordu par un coup de vent.

Mais le propre des natures supérieures est de réagir vite contre ces grandes secousses qui en briseraient d'autres.

Cette faiblesse ne dura que quelques secondes.

D'un effort de sa puissante volonté il fut maître de lui.

Cette rafale de douleur avait été terrible dans sa violente brièveté.

Mais enfin, le poète dominait son cœur et ce n'est pas sans une secrète joie qu'il reprit possession de lui-même.

C'est peut-être en souvenir de cette rapide conquête de soi, qu'il a mis ce vers si fier et si grand dans la bouche d'Auguste:

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Tout trouble disparut de son cerveau; ses yeux devinrent sûrs et attentifs.

Alors il assista à une scène étrange.

— La suite au prochain numéro —

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

TROISIÈME PARTIE

DEUX RIVALES

—Hélas ! mon enfant, je ne puis te dire autre chose que ce que je sais !

—Tu n'as jamais habité Avallon. Quel intérêt avais-tu à me mentir ?

Elle se tut, baissant la tête, n'ayant plus de forces. Toutes ces attaques successives lui enlevaient son énergie, la rendaient faible comme un enfant.

—Et je vais te dire la vérité, moi ! continuait Paul, la figure et les lèvres toute blanche de colère. Avant de me rendre à Avallon — et c'est pourquoi j'y suis allé, même — je savais déjà une partie de ton secret. Ce n'est pas Avallon que tu habitais avant de venir à Paris, c'est le village même ou nous sommes, c'est Recey !

—Paul ! Paul ! dit-elle avec un cri d'horreur. Que sais-tu encore ?

—Tu habitais, à Recey, une petite maison, près de la forêt. On pourrait l'apercevoir du château, si le parc n'empêchait la vue..... Oh ! j'ai interrogé tout le monde !..... En parcourant les registres de la mairie, j'ai vu ton nom, et cela m'a surpris..... C'était ton nom et ton prénom. Enfin, je ne m'en serais pas autrement inquiété, peut-être, car cette coïncidence n'est pas rare, après tout, mais en questionnant des villageois et en leur demandant quelles étaient les jeunes filles de Recey qui avaient disparu, il y a vingt-cinq ans environ, j'appris que précisément cette Albine Mirande était du nombre de celles, très rares, dont on n'avait plus entendu parler. J'eus un soupçon... Tes hésitations d'autrefois, lorsque j'essayais de le faire raconter les incidents de ma naissance, me revinrent à l'esprit.... Je fis appel au souvenir du paysan qui me parlait.... Sa mémoire, rebelle d'abord, finit par le mieux servir... J'eus ainsi ton portrait, non pas le portrait de l'Albine Mirande que tu es devenue, que tu es à présent, mais de la jeune fille, et de quelle couleur sont tes yeux, et de quelle couleur étaient ses cheveux, — blanc aujourd'hui — et quels étaient tes signes caractéristiques de la physiologie... Et quand j'eus ainsi la certitude que celle dont on me parlait et Albine Mirande, ma nourrice, ne faisaient qu'une seule et même personne, je voulus en apprendre davantage encore..... Et l'on me dit que jusqu'au jour où Albine Mirande avait quitté Recey pour aller à Paris, elle n'avait pas eu d'enfant..... que même, en parlant, rien ne faisait soupçonner qu'elle fût enceinte..... qu'on ne lui avait jamais connu d'amant..... enfin.....

Paul s'arrêta un moment, puis reprit, sans remarquer les terreurs de la pauvre femme :

—Je t'ai déjà dit que peu m'importait ton passé, ma bonne. Je t'aime pour le dévouement et l'affection que tu m'as toujours montrés. Tu m'as dit que tu avais eu un amant, et que le fils de cet amant étant mort, tu

m'avais accepté comme nourrisson. Mais tu m'as menti, en me racontant, comme tu l'as fait, l'histoire de mon abandon. C'est à Paris, sans doute, que été confié à toi. L'heure est venue de parler à cœur ouvert, Albine ; l'heure est venue de me dire la vérité sur ma naissance. Je t'en supplie au nom de l'amour que tu as pour moi, je te l'ordonne au nom de mon droit, au nom de ton devoir !

—Ne m'interroge pas, mon enfant ; si je t'ai menti, car il faut bien que je le reconnaisse, c'est que je le devais : le mensonge, quoi qu'on dise, est quelquefois permis. Ne m'interroge plus, ne me presse plus de questions, je ne pourrais te répondre.

—Ainsi, tu avoues que tout ce que tu m'as raconté n'était qu'inposture et duperie ?

—Oui, je l'avoue !

—Et les éclaircissements que je te demande, tu refuses de me les donner ?.....

—Oui, mon enfant..... je refuse..... et pardonne-moi de te refuser..... Je suis liée par un serment..... Et tu ne gagnerais rien, je t'assure, à connaître le nom de ta mère, pas plus que tu ne gagnerais à connaître celui de ton père...

—Ah ! tu les connais donc, toi ?

—Oui, mais crois-moi, il vaut mieux que tu les ignores ; oublie-les, ils sont indignes de t'appeler leur enfant.

—Tais-toi !... Qu'en sais-tu ?...

—Hélas ! si je le sais ! !

Paul était en proie à une vive surexcitation. Il marchait de long en large dans la chambre et de temps en temps s'arrêtait devant Albine, qu'il regardait alors d'un œil sombre et soupçonneux.

—Comment faire ? murmurait-il. Comment faire pour l'obliger à parler ?

Tout à coup, son visage se fit plus doux, s'éclaira d'un sourire.

Il vint à Albine, l'emporta dans ses bras, l'assit sur ses genoux, comme elle faisait de lui quand il était tout petit enfant, d'une voix câline :

—Tu ne m'aimes donc pas autant que tu le dis ? Qui t'embêche de me livrer ton secret ? Si la révélation de ce secret doit me causer un grand chagrin, si mes parents sont vraiment indignés, comme tu le prétends, je t'absous d'avance du mal que tu pourras me faire.

—N'insiste pas, mon Paul, je ne parlerai pas.

—Alors, ton silence va me permettre toute sorte de mauvaises pensées ?... Sais-tu ce que je vais croire ?..... Que tu ne m'as jamais aimé, et que les témoignages d'affection que tu me donnais étaient autant scènes de comédie, bien jouées, ma foi... Sais-tu ce que je peux croire encore ?... ce que ton m'autorise à penser ?... Que si tu gardes ainsi le secret de ma naissance, c'est que ton intérêt y est attaché, c'est qu'il est possible, après tout, que du jour où tu trahiras ce secret, ceux qui m'ont confié à toi — quels qu'ils soient — te retireraient sans doute la pension qu'ils te servent...

—Paul, tais-toi tu me fais horriblement souffrir.

—Eh bien, je suis prêt à me mettre à tes genoux, à te demander pardon, à t'aimer et à te respecter comme par le passé, si tu parles.

— Je ne le peux..... mon Paul, crois ce que je te dis.

— Une dernière fois, je t'en supplie, réfléchis avant de me refuser, car je serai cruel envers toi.

Et, s'étant éloigné de sa mère, debout devant elle, il la regardait froidement.

Elle, joignant les mains vers son fils :

— Épargne-moi, mon enfant, épargne-moi !

— Parlé.

Elle secoua la tête.

— Je ne le peux..... Je dois me taire..... je me tairai.....

— Bien, dit-il d'un ton sec, dès lors je n'ai plus de ménagements à garder.

— Que va-t-il faire ? murmurait Albine.

— Je conserverai toute ma vie le souvenir des bontés que tu as eues pour moi, de l'éducation que tu m'as fait donner, bien que j'aie le droit de penser, à présent, que ces bontés t'étaient payées et que les frais de mon éducation t'ont été remboursés.....

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglotait Albine, la tête cachée dans ses mains.....

— Mais à partir d'aujourd'hui, il n'y a plus rien de commun entre toi et moi... Tu vas réunir tes effets et quitter ce château, à l'instant même..... Je t'enverrai une voiture qui te conduira à la gare..... Tu retourneras à Paris..... Adieu, ma bonne.....

— Tu me chasses ?

— Non. Nous nous séparons, voilà tout.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Jamais ! jamais ! Adieu !

Et il sortit sans la regarder, disant seulement :

— Je m'absente pendant quelques heures, car je ne veux pas rester une minute de plus auprès de toi. Quand je reviendrai, je compte que tu seras loin.

Il referma la porte et Albine se trouva seule.

— Me séparer de lui ? disait-elle. Ne jamais plus le revoir ? Est-ce que ma vie serait possible ainsi ? Ah ! que j'aimerais mieux mourir et que la mort serait plus douce !

Paul avait quitté le château et s'était enfui à travers la campagne, la tête en feu, souffrant, certes, autant que sa mère ; étonné de la résistance inflexible qu'elle lui avait montrée, il se demandait quel terrible secret cachait donc sa naissance pour qu'Albine sacrifiait ainsi son bonheur à ce secret.

Il marcha longtemps, sans trop savoir où il allait et le hasard de sa course l'amena aux environs des forges de Chalambot.

Il y entra, sachant que la seule vue d'Adrienne calmerait ses engourdissements et sa fièvre, et rendrait un peu de paix à son âme.

Un domestique, auquel il s'informa si Adrienne et sa mère étaient à Chalambot, lui répondit :

— Mademoiselle est sortie à cheval, il y a une heure environ, et comme sa promenade dure toujours une heure ou deux, elle ne tardera pas à être de retour..... Quant à madame, elle est au salon, je vais lui annoncer monsieur.....

Et cinq minutes après, Paul était en face de la marquise de Terracini.

Mathilde s'avança vers le jeune homme, et sans lui

tendre la main, sans lui laisser le temps de venir jusqu'à elle :

— Monsieur, dit-elle, d'une voix vibrante, nous cherchons tous deux, depuis quelques moi, quel peut être l'assassin de Gaspard de Lesguilly.....

— Oui, madame, dit-il surpris de cet accueil, le cœur serré tout à coup, à le faire souffrir.

— Et vous n'avez rien trouvé, pas le plus léger indice ?

— Je l'avoue.

— Eh bien ! j'ai été plus heureuse que vous.

— Vous connaissez le meurtrier ?

— Je le connais. Nous allons trop loin pour la découvrir. C'était autour de nous, près de nous, qu'il fallait chercher.

Et comme Paul se taisait, essayait de comprendre ;

— Avez-vous jamais interrogé sur les détails de votre naissance, celle que vous considérez comme votre nourrice ?

— Qu'est-ce que cela peut avoir de commun ? dit-il sans le moindre soupçon.

— Interrogez-la. Et si elle refuse de répondre, priez-la de vous raconter le meurtre de Gaspard. Elle doit s'en souvenir, puisqu'elle n'a quitté ce village que quelques mois après l'assassinat... elle doit aussi connaître certains détails qui nous seraient utiles, car la maison où elle demeurait n'est pas loin du château et le jardin de la maison renferme des choses intéressantes.

— Quoi donc ? disait Paul, effaré, une sueur au front.

— Ce portefeuille aux initiales de Gaspard....

Et elle lui tendit le portefeuille dont les lettres G. L. ressortaient, visibles.

Et Paul haletant :

— Cela a été trouvé dans le jardin ?...

— De la maison habitée par Albine Mirande. Or,

Albine Mirande était très belle, il y a vingt-cinq ans, très recherchée, très orgueilleuse de sa beauté. Concluez ! Mais si vous doutez encore, vous avez un moyen bien simple d'acquiescer une certitude. Dans le dossier de l'affaire Lesguilly, que vous possédez au château, m'avez-vous dit, existe une lettre de la fille qui a tué Gaspard. Comparez l'écriture de cette lettre avec l'écriture d'Albine Mirande. Enfin, si vous voulez être édié complètement, rappelez-vous que votre nourrice doit avoir de bien graves raisons pour vous cacher ce qui se rapporte à votre naissance et demandez-vous, maintenant, ce que peuvent être ces raisons ?

— Grand Dieu ! disait Paul, terrifié... la lumière se faisant dans son esprit... Elle, ma mère ?... Elle l'assassin de Gaspard Lesguilly ?...

Et chancelant, se retenant à tout ce qu'il rencontrait presque fou, lui aussi—comme, ce matin-là, Albine— il s'enfuit...

Où allait-il ?... Il ne savait pas... Il fuyait !...

Mais ses forces ne devaient pas le soutenir longtemps. Le choc était trop rude..... Au moment où il allait gagner la route, il trébucha contre une pierre, tomba et s'évanouit.....

Et depuis une demi-heure il était étendu, n'ayant pas reçu de secours, puisque personne n'était passé là.

La route, bordée de peupliers, formait comme une interminable avenue, en droite ligne....

Or, au bout de cette avenue apparut tout à coup une amazone.

D'abord elle allait au pas, puis comme la nuit approchait—on était alors à la fin de septembre et les journées commençaient à être courtes—ne voulant pas être surprise en pleine campagne par l'obscurité, elle lança son cheval au galop.

Paul était tombé si près de la route, que le cheval, en passant, eut peur et fit un écart.....

Adrienne aperçut ce corps, sans mouvement.....

Et comme Paul était sur le dos, les bras en croix, et que sa figure était éclairée par les dernières lueurs du jour, elle le reconnut et jeta un cri.

—Lui! lui!... Qu'ert-il donc arrivé?

Elle descendit de cheval, se précipita vers le jeune homme, le souleva dans ses bras et, la main contre le cœur de celui qu'elle aimait, elle écouta.....

—Il vit!... Son cœur bat!... Je ne vois pas de sang, il n'est pas blessé.....—il n'est qu'évanoui...

Elle courut au ruisseau de l'Ouce, qui coulait près de là, y trempa son mouchoir, et revenant, laissa tomber quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage de Paul.

Elle fit ainsi le trajet plusieurs fois, jusqu'à ce que Paul ouvrit les yeux et reprit connaissance.

La nuit était presque descendue, à cet instant... de telle sorte que le jeune homme, dont le regard était troublé, ne reconnut pas tout de suite Adrienne...— Mais celle-ci effrayée :

—Paul, c'est moi, Adrienne... Qu'avez-vous donc?... Pourquoi vous trouvez-vous ici?

—Adrienne, dit-il, se redressant à genoux...

Et il éclata en sanglots nerveux.... qui lui revenaient et lui brissaient le corps.

Car il venait de sa souvenir!!

Et la jeune fille lui dit, doucement, pressant ses mains avec tendresse :

—Confiez-moi votre peine, Paul.... dites-moi ce qui vous fait pleurer.... je vous consolerais, ami.... toutes vos souffrances sont les miennes.... je pleurerai avec vous!

Mais lui, dans sa crise nerveuse, ne pouvait que répéter :

—Adrienne!! Adrienne!!

Alors, elle attendit qu'il fût calmé avant de l'interroger de nouveau, voyant bien qu'en cet état il ne pourrait lui répondre.

Et c'était un saisissant spectacle que celui de ces deux jeunes gens, beaux et fiers tous deux, s'aimant avec passion, pleurant l'un auprès de l'autre, agenouillés dans les molles herbes d'une prairie..... sous l'ombre envahissante du crépuscule.....

Une brise se levait et passait sur les cimes grêles des peupliers qui frissonnaient comme pris de froid.

C'était tout ce que l'on attendait, avec les sanglots de Paul—en ce calme de la nature qui s'endormait.

Et près d'eux, le cheval d'Adrienne, abandonné, broutait l'herbe paisiblement.

Quant Paul fut plus calme, quand la première explosion de sa douleur fut apaisée, Adrienne lui dit :

—Maintenant, parle-moi, je t'écoute.

—Hélas! Adrienne, où trouverai-je le courage de vous révéler ce que je viens d'apprendre?

—Est-ce donc si sérieux?

—Oui.... cela brise ma vie et cela met fin aux rêves que nous avons formés ensemble...

—Que dites-vous?

—Je dis que maintenant il ne faut plus songer à notre mariage. Il est devenu impossible...

—Pourquoi?

Paul ne répondit pas. Il n'osait parler. Elle insista, avec une gravité émue.

—D'où vient ce nouvel obstacle?... Il faut que je le sache... J'ai le droit, puisque mon bonheur est atteint comme le vôtre, d'exiger de vous la confiance entière de ce qui nous est arrivé...

—Mieux vaut que vous l'ignoriez, cependant!

—Alors, je croirai que l'obstacle vient de vous, que vous ne m'aimiez pas, que vous ne m'avez jamais aimée...

—Oh! chère Adrienne, ne me torturez pas, vous aussi.

—Moi aussi, dites-vous? Qui donc vous a fait de la peine?... Deux personnes pouvaient refuser de nous rendre heureux, en ne voulant point nous donner l'un à l'autre: ma mère et mon grand père... Or, ma mère vous a bien accueilli... De côté-là, nous n'avons plus rien à croire.....

Elle vous considère comme son fils. Notre mariage n'est plus qu'une question de temps. Est-ce mon grand-père que vous redoutez? Je suis étonnée, j'avourai-je qu'il résiste encore à l'idée de notre union, et je croyais qu'il m'aimait tant qu'il ne me susciterait pas ces difficultés. Mais, outre que son consentement n'est pas nécessaire, il ne faut pas non plus désespérer, et je suis convaincue que mon grand-père cédera, un peu plus tôt un peu plus tard. Il vous estime et il a de la sympathie pour vous... il n'a pas pu me le cacher longtemps. C'est plus qu'il n'en faut, en cette occasion, vous en conviendrez..... l'estime suffisait et la sympathie pouvait naître ensuite..... elle est venue avant, tant mieux..... Comptez donc que mon grand-père nous est acquis. Pourquoi vous désolez-vous?

—Ah! que je préférerais, pour vous et pour moi, ne vous avoir jamais connue! Que de larmes cela nous eût épargnées!

Et il ajouta plus bas :

—Que de larmes, et que de honte!

—Que parlez-vous de honte? dit-elle d'une voix altérée.

—Vous avez accepté mon amour, chère Adrienne, alors que je vous disais que j'étais un enfant abandonné, n'ayant jamais connu ni son père ni sa mère..... aujourd'hui tout est changé..... le nom de mon père il m'a été révélé; ma mère je la connais.

—Ah! Eh bien?

—Et je regrette l'ignorance où je vivais, dont j'ai bien souffert pourtant..... mais qui était cent fois préférable à la révélation qui m'a été faite... car cette révélation vous enlève à moi.

—Vous m'effraez. Ce secret est-il donc si redoutable que vous ne puissiez me le confier?

—C'est qu'un crime se rattache à ma naissance.....

voilà ce qui méloignera éternellement de vous.

—Un crime! dit-elle épouvantée.

—Mon père était Gaspard de Lestilly, celui-là même dans le château duquel j'habite en ce moment... où il est mort assassiné la nuit, il y a vingt-cinq ans.

—Assassiné! Par qui?

—Par... par ma mère!

Et il s'arrêta, suffoqué par les larmes qui se mirent à couler de nouveau, incessantes.

Adrienne avait le cœur serré et tremblait.

Elle n'osait plus interroger.

Même elle regrettait d'avoir obligé le jeune homme à parler.

Il le comprit.

Ce fut presque mourant de honte et de douleur qu'il continua:

—Gaspard de Lestilly n'était pas le mari de ma mère... ma mère était fille et seulement sa maîtresse..... ma mère l'a tué parce qu'il refusait de lui rendre l'honneur en me donnant son nom.

Adrienne eut un éclair dans le regard.

Sa main serra énergiquement la main de Paul.

Quelle pensée venait de traverser ce cœur de jeune fille? Qui le dira?

Elle ne pouvait, dans sa candeur virginale, qui l'empêchait de comprendre même la faute d'Albine, approuver son crime..... Mais elle était femme, et quelque chose se révoltait en elle contre l'abandon qui avait fait d'Albine une criminelle.

Ce crime d'une femme, d'une mère, une autre femme ne pouvait-elle, sinon l'approuver, du moins l'excuser?

—Et votre mère. Paul, dit-elle doucement, serrant toujours la main du jeune homme, votre mère, mon pauvre ami, elle est morte, sans doute, elle aussi?

—Non... elle vit!

—Ah! dit-elle, toute pâlie, la gorge sèche. Et on se cache-t-elle douc?... Vous la connaissez?

—Je la connais.

—Comment se fait-il pu'elle vous ait abandonné?

—Elle ne m'a pas abandonné. J'ai vécu auprès d'elle toute ma vie, elle s'est montrée bonne, dévouée, se sacrifiant, soumise à mes caprices, attentive à mes desirs, éplorée et triste jusqu'à la mort aux moindres de mes chagrins. Si loin que remonte mes souvenirs d'enfance, je ne vois que sa souriante figure, penchée au-dessus de moi; jamais de dures paroles, toujours douce et résignée et le pardon aux lèvres.

—Ah! je le comprends bien maintenant, c'est à force

Ah! je le comprends bien maintenant, c'est à force de privations et d'économies réalisées peut-être au détriment de sa santé; que jamais je n'ai manqué de rien, et elle a dû prendre plus d'une fois sur ses repas, se passer de manger peut-être, pour m'achefer quelque jouet dont j'avais eu l'imprudence de montrer l'envie... Pauvre femme!... Et je suis passé indifférent auprès de tous ces sacrifices... Et j'ai dû être cruel... Et la petite fortune qu'un hasard lui avait donnée, je l'ai dissipée... Elle m'a aimé, elle m'aime, et tout à l'heure encore je la chassais de chez moi comme on chasse un domestique!...

Et Adrienne, troublée:

—De qui donc parlez-vous?

—D'Albine Mirande, de celle qui se disait ma nourrice... et qui est ma mère!

—Ah! la pauvre malheureuse femme!...

—Oui, elle est à plaindre autant que moi, plus que moi!

Et ils gardèrent le silence, plongés dans leurs réflexions tristes.

Adrienne, à son tour pleurait.

Que faire, que résoudre, en cette situation sans issue? Quel dénouement à ce drame poignant de la vie d'une mère!

Elle cherchait, ne trouvait pas.

—Et ma mère sait tout cela.... Vous lui avez tout dit?

—Elle sait tout!

—Et mon grand-père?

—Oh! lui, depuis longtemps n'ignorait rien de ce drame.... Votre grand-père habitait Recey au moment où le crime s'est commis.

—Je devine à présent la cause de ses hésitations...

—Vous le voyez, Adrienne, tout est perdu pour moi... Je n'ai plus qu'à mourir. Car vivre sans vous, je ne pourrais jamais... Adieu, Adrienne..... adieu chère aimée..... nos amour étaient condamnés, il nous était défendu de nous aimer..... nous avons voulu nous aimer quand même... nous en somme punis.

Et il se leva, — car ils étaient restés à genoux tout ce temps. — il se leva, prit la jeune fille dans ses bras, la pressa contre cœur et ses lèvres, fiévreusement, s'égarèrent dans ses cheveux.

—Je vais voir ma mère, je vais voir mon grand-père, disait-elle en sanglotant. Je leur parlerai, je les implorerai.

—Que pourriez-vous leur dire? que pourrai-tils vous répondre?

—C'est vrai, dit-elle avec un geste de folie.

—C'est fini, allez, bien fini!.....

Et, embrassant de nouveau Adrienne avec une sorte de passion furieuse, il s'éloigna en courant.

Et elle l'entendit qui, de loin, disait encore:

—Adieu! adieu pour toujours! pour jamais!

Adrienne resta là, hébétée, ne pensant plus, ne se rendant pas bien compte de ce qui se passait; elle gardait les mains jointes entre ses genoux et ne bougeait pas, comme morte, en cette position, ne sentant point la rosée qui montait et lui mouillait les pieds, les jambes, faisait frissonner tout son corps.

Et depuis longtemps elle était là, demi-évanouie, quand un hennissement la fit tressaillir.

Son cheval se trouvait là, à portée de sa main.

Elle se rejeta en selle, partit à fond de train dans la direction des forges de Chalambôt... y pénétra... jeta la bride à un domestique en disant:

—Ne mettez pas le cheval à l'écurie... je reviens dans un instant.

—Madame commençait à être inquiète, dit le domestique, et M. Révéron pareillement.

—C'est bien. Je vais les tranquilliser.

—La fin au prochain numéro—

L'ABBAYE DE GARROW

(Voir à partir du n° 12)

L'abbé n'avait pas tout à fait tort dans ses conclusions.

Quoique les Etats de la Bégum eussent depuis longtemps été engloutis dans les possessions anglaises la princesse conservait encore de vastes propriétés et une grande fortune, outre la pension que lui payait la Compagnie des Indes orientales, en dédommagement du territoire et des revenus qu'elle lui avait cédés.

Dès qu'elle reconnut que la résolution du fils qu'elle idolâtrait était inébranlable et ne céderait ni au larmes ni aux supplications, elle voulut du moins qu'il voyageât d'une manière digne de sa fortune et de sa naissance, et elle mit des sommes énormes à sa disposition.

—Puisqu'il le faut, dit-elle, allez chercher votre femme ! Mais rappelez-vous que le cœur de votre mère sera désolée jusqu'au jour où elle vous embrassera de nouveau.

Dans l'orgueil de l'amour maternel, il ne lui vint pas même à l'esprit que la fille orpheline du général de Vere pût refuser la brillante destinée qui allait lui être offerte.

Par prudence, elle confia Miran à la garde d'un Anglais qui, depuis longtemps, était surintendant de ses domaines. On l'appelait le khan. Tout le monde avait oublié le nom qu'il portait jadis en son pays. Son teint bronzé par son long séjour en Orient, son costume indien, et sa barbe l'avaient tellement changé que sa mère l'eût à peine reconnu.

Accompagné d'une suite nombreuse, le fougueux Miran s'embarqua pour l'Angleterre moins d'un mois après le départ d'Ellen. La traversée fut des plus favorables, et il arriva quinze jours après elle. La plus parfaite confiance existait entre l'amoureux et son tuteur. Celui-ci aimait Miran comme s'il avait été son fils.

—Prince, dit-il le jour même de leur arrivés, j'ai deux choses à vous recommander.

—Dites, répliqua le jeune homme.

—La première, de ne jamais me parler qu'en indoustani.

Miran fit un signe d'acquiescement.

—La seconde, de cacher, même à vos plus chers amis, que je suis Anglais.

—Pourquoi cela ?

—Je vous serai plus utile dans votre poursuite, si je reste inconnu.

—C'est bien. Il sera fait selon votre désir.

V

Miran était tout fait un enfant de la nature; courageux comme le coursier qui n'a jamais connu le frein, ardent comme le soleil de son pays. Son indomptable volonté ne connaissait pas d'obstacle infranchissable, et il éprouvait à les surmonter l'orgueil du chasseur qui lutte contre le lion du désert. Le principal danger à redouter d'un tel caractère naissait de l'influence de ses passions : c'était l'alliage qui diminue la valeur de l'or, l'argile sans laquelle il eût été au-dessous de l'homme.

Quoique petit et mince, il excellait dans tous les ex-

ercices du corps. Il avait été accoutumé dès l'enfance à dompter les chevaux sauvages et à chasser le tigre royal des jungles. Armé de sa carabine, il ne manquait jamais son but. C'est à la chasse qu'il sauva la vie à l'Anglais, que nous continuerons d'appeler le khan. Il logea une balle dans la cervelle d'un tigre qui s'élançait sur le houdah de l'éléphant qu'il montait. De là l'attachement de cet homme pour lui. Malheureusement, c'était l'attachement d'une âme vulgaire, aussi prête à témoigner la gratitude en flattant les passions de son sauveur, qu'un noble cœur l'eût été à le guider dans le sentier de la raison et de la vertu.

Etranger au monde européen avec ses distinctions artificielles, ses ruses, ses jalousies, ses intrigues, ses mesquines ambitions, il n'est pas étonnant que ce jeune homme sans expérience se trouvât saisi de vertige et se laissât guider par les conseils de son tuteur, qui certainement paraissait singulièrement au courant de tout ce qui concernait la famille Mowbray.

On ne sut pas plutôt l'arrivée du prince, dont la grande fortune était encore exagérée par la renommée, que les portes du monde fashionable s'ouvrirent pour le recevoir. Les paires qui avaient des filles à marier spéculèrent sur lui comme sur un prix à remporter ; les cadets de famille et les roués sans fortune, ces oracles du truf, obtinrent de nouveaux crédits chez leurs fournisseurs en se vantant d'être liés avec lui ; et pourtant il parvint à échapper aux manœuvres des mères comme aux filets des joueurs. Par un tact intuitif, il semblait deviner leurs desseins à tous. Lorsqu'il allait dans le monde, le khan était toujours à côtés. Sous un rapport du moins, l'expérience de cet homme lui fut utile.

Miran n'était en Angleterre que depuis dix jours, et déjà il se plaignait de voir ses espérances différées. Il n'avait pas de nouvelles d'Ellen, et ne pouvait comprendre la tactique de son ami, dont l'unique objet paraissait de fréquenter des cercles où leur société était avidement recherchée ; pourtant il échangeait jamais une parole qu'avec lui-même, et seulement dans le langage de l'Orient.

—Je suis las, dit-il un matin, de ce monde de dissipation, où il n'y a rien qui occupe le cœur.

—Mais où il y a beaucoup pour amuser l'esprit, répliqua le khan. Il mérite qu'on l'étudie.

—Je n'y trouve aucun plaisir.

—Patience.

—Patience ! s'écria le pétulant jeune homme, quand je brûle d'impatience d'entendre la voix qui est comme une musique céleste pour mon cœur, et de regarder dans les yeux qui semble comme le miroir de mon âme ! —Vous êtes invités, ce soir, chez la comtesse d'Arington.

—Je n'irai pas !

Il faut que vous y alliez, répliqua tranquillement le khan.

Le prince lui jeta un coup d'œil plein de hautaine surprise.

—C'est-à-dire, reprit le khan, à moins que vous ne renonciez à l'espoir qui vous a fait quitter l'Inde. Vous rencontrerez chez la comtesse l'oncle de la jeune fille que vous aimez.

—Sir William Mowbray.

—Non, son frère, le colonel Mowbray, un homme qui dissipa follement une fortune dans sa jeunesse, et qui entreprit ensuite de la reconstruire par des moyens dignes de son caractère. Il dépend entièrement du baronnet, qui fournit de quoi garder son rang dans le monde, et pourtant il le hait.

—Il le hait ! s'écria Miran étonné ; mais ils sont frères.

—Cain et Abel étaient frères aussi !

—Le connaissez-vous ?

—Je l'ai connu jadis. Quand vous lui serez présenté, il faudra vous rappeler soudain l'avoir entendu nommer par feu le général de Vere. Il saisira avec empressement cette occasion de faire votre connaissance.

—Pourquoi cela ?

—Parce qu'il sait que vous êtes riche.

—Et lui ?

—C'est un joueur. Avec un peu de tact, vous apprendrez aisément de lui la résidence de sa nièce.

—Et quand je saurai cela ?

—Fiez-vous à moi pour le reste.

—Toujours des retards.... un mystère qui n'a pas de raison, grommela Miran ; je n'y comprends rien. Par ma naissance, je suis au moins l'égal d'Ellen ; je lui suis supérieur par la fortune ; il n'y a pas même l'ombre du déshonneur sur mon nom. Je me présenterai tout de suite à son tuteur, je lui déclarerai mon intention, et....

—Vous serez refusé.

—Refusé ! Ne vois-je pas tous les jours, ou plutôt toutes les heures, des mères empressées de briguer mon alliance pour leurs filles ?

—Parce qu'elles n'ont pas de fortune à leur donner. Il n'est peut-être pas une des admirables jeunes filles que vous rencontrez qui n'ait été instruite à accepter la main d'un vieillard paralysé, débauché, perdu de vices, pourvu qu'elle soit accompagnée un titre et de monceaux d'or. Ellen, au contraire, est assez riche pour choisir un époux parmi les plus riches et les plus nobles du pays. Ses parents désireront naturellement la garder en Angleterre ; son mariage avec vous ne leur serait d'aucune utilité. Dans une famille, une héritière est comme un vote au corps législatif : une chose qu'il faut exploiter afin d'en tirer le plus grand avantage possible pour les fils cadets et les neveux sans fortune.

—Et voilà la civilisation que vous m'avez tant de fois exaltée ! s'écria Miran avec indignation. Vous vantez la liberté du sexe en Europe, où vraiment les femmes sont esclaves. Affection, sympathies, personnes, intelligence, tout est un objet de trafic, comme les plus viles marchandises.

—Je ne vous ai rien vanté, je me suis borné à décrire.

—Le même soir, l'impatient amoureux et son mentor se rendirent chez la comtesse d'Arlington, où, conformément à la prétention du khan, ils furent présentés au colonel Mowbray et à son fils, jeune homme de l'âge de Miran. Celui-ci, se rappelant les observations du khan au sujet des cadets et des neveux sans fortune, crut voir dans le cousin d'Ellen un rival favorisé ; mais, comme la plupart des Orientaux, il avait un grand empire sur lui-même. Rien ne trahit l'orage qui se formait

en son cœur. Au contraire, il les accueillit tous les deux avec cette calme dignité qui est naturelle aux Indiens de haut rang.

Il n'oublia pas non plus la leçon du matin.

Le colonel et son fils furent enchantés de ses manières et cherchèrent à cultiver une si précieuse connaissance.

“Mowbray ! répéta Miran lorsqu'ils se furent approchés de lui ; j'ai déjà entendu ce nom-là.”

Ces messières s'inclinèrent.

“Ah ! je me souviens..... dans l'Inde, chez mon ami le général de Vere !

—Mon beau-frère, dit le colonel.

—Mon oncle, ajouta son fils.

—Nous n'avons appris que tout récemment la triste nouvelle de sa mort, reprit le premier. J'ai reçu, ce matin, une lettre de sir William, mon frère, qui m'apprend que ma nièce est depuis quelques temps en Angleterre.

—Miss de Vere n'est donc pas à Londres ? demanda Miran, et, malgré tout son sang froid, sa voix tremblait un peu ; heureusement ceux à qui la question s'adressait ne s'aperçurent de rien.

—Non ; elle est à l'abbaye de Carrow.”

Le khan et l'amoureux échangèrent un coup d'œil.

“Si vous voyez miss de Vere, reprit le dernier en parlant à Walter Mowbray, peut-être voudrez-vous lui transmettre les respectueuses condoléances d'un vieil ami ?

—Je crains bien, répliqua le jeune homme, que vous n'ayez fait choix d'un mauvais messager. Je n'ai jamais vu ma cousine ; mais, à l'occasion, je n'oublierai pas de lui dire qu'elle a, en Angleterre, un ami de plus qu'elle ne pense.”

Le sourire par lequel l'amant d'Ellen remercia cette fois son interlocuteur n'était pas forcé. Il se sentait le cœur soulagé.

“Eh bien ! dit Miran à voix basse, en prenant le bras de son compagnon avec lequel il parcourut les salons encombrés, comment me suis-je conduit ?

—Adorablement.”

L'Indien, non encore gâté par la civilisation, se sentit humilié de ce compliment, qui était le prix de sa première dissimulation.

Presque immédiatement après leur présentation aux Mowbray, ils se retirèrent en leur hôtel, un des plus fashionables de Londres.

Le lendemain matin de bonne heure, le khan annonça qu'il s'absentait pour trois jours.

“Trois jours ! s'écria Miran.

—Il me faudra ce temps pour aller à l'abbaye de Carrow et en revenir, ajouta son singulier confident. Vous dites que vous avez les moyens de communiquer avec l'ayah ?

—Oui.

—Cela suffit. Vous me reverrez dans trois jours. Si le colonel ou son fils se présentaient durant mon absence naturellement vous les recevriez. S'ils vous proposaient de jouer, tenez-vous sur vos gardes. Ce n'est pas que je pense que vous vous laissiez facilement duper ; votre regard est plus prompt que leurs mains.

- Si je les surprénais à tricher ?
- Ce serait un avantage, si vous aviez un témoin.
- Et si je n'en avais pas ?
- Ce serait une maladresse, car vous exposeriez votre partie.

— Voilà donc l'Angleterre ! murmura Mira, dès qu'il fut seul. Voilà les mœurs du peuple qui a subjugué l'Inde, renversé ses cent trônes pour en élever un autre plus despotique, chassé de leurs temples Brama et Vishnou pour les remplacer par l'or, leur jaune idole !... L'humanité est un étrange mystère ! ajouta-t-il avec un soupir, et les poètes ont bien raison de dire qu'elle est faite de boue. Si elle était d'une matière plus dure, jamais elle ne pourrait recevoir d'aussi monstrueuses impressions."

L'instant d'après, il pensait à Ellen, et le nuage qui assombrait son esprit faisait place à un radieux sourire.

VI

Au sortir du parc de Carrow, Henri Ashton traversa le communal, scène de son aventure du matin, pour gagner le presbytère. Quoique l'heure ne fût pas très-avancée il décida à y passer la nuit ; car, ainsi que nous croyons l'avoir déjà dit, il était là chez lui aussi bien qu'à la ferme de son digne oncle.

Pour la première fois de sa vie, il avait goûté le charme de cette société d'où semblaient devoir l'exclure, en Angleterre, l'obscurité de sa naissance et les préjugés du monde. Il l'avait savouré longuement, et son esprit était plongé dans cette ivresse qui s'empare du cœur plus que du cerveau.

Tandis qu'il cheminait lentement, ruminant les douces imaginations qui hantent les jeunes années, méditant les regards et les paroles que le souvenir amasse au fond du cœur, ses rêveries furent interrompues soudain par une voix grave qui lui souhaita le bonsoir.

Il n'avait pas même remarqué l'approche de celui qui s'adressait à lui.

— Bonsoir, répliqua-t-il, et il voulut passer outre.

— Je vous demande pardon, mon jeune monsieur, reprit l'inconnu ; mais pouvez-vous m'indiquer la loge de Carrow-Abley ? Il s'est écoulé tant d'années depuis ma dernière visite en ces lieux, que j'en ai presque oublié le chemin."

Cette demande fit lever les yeux à Henri.

Son interlocuteur, autant que l'obscurité lui permettait de le distinguer, était un homme de haute stature, aux membres musculeux, âgé d'environ cinquante ans. Un long paletot l'enveloppait étroitement, et, quoique la nuit fût chaude, la partie inférieure de son visage était cachée par un châle roulé autour de son cou ; un chapeau à larges bords s'abaissait sur son front ; bref, on eût dit quelqu'un qui voulait éviter d'être reconnu.

Il y avait dans le ton dont cette requête fut faite, quelque chose qui frappa fortement le jeune homme. Il était sûr d'avoir déjà entendu cette voix, mais mais il ne pouvait imaginer ni où ni quand. C'était comme un son familier, une voix domestique, que nous reconnaissons à l'instant, même après de longues années de séparation.

"Si vous permettez, dit Henri, je vous conduirai jusqu'à la loge."

Cette offre fut courtoisement acceptée, et le jeune fermier retourna sur ses pas.

"Je présume, d'après vos paroles, dit-il, que vous n'êtes pas étranger dans cette partie du Norfolk ?

— Pas tout à fait, répondit son compagnon, pourtant il y a tant d'années que je n'y suis venu, que je puis presque passer pour tel. Sir William Mowbray habite-t-il toujours l'abbaye.

— Il y a plus de quinze ans qu'il ne l'a plus quittée.

— C'est étrange !

— Non pas, s'il y est heureux.

— Il me semble que, avec son rang et sa fortune, il devrait fréquenter le monde.

— Peut-être le méprise-t-il, ou bien a-t-il découvert que le rang et la fortune ne suffisent pas à donner le bonheur.

— Non, sans doute ; le monde demande d'autres qualités en ceux qui veulent le gouverner ou l'orner. Il est devenu difficile depuis ma jeunesse. Je me rappelle le temps où un homme du nom et de la fortune de sir William eût pu devenir son idole. Pour lui, il paraît préférer la vie d'un ermite."

Quoique parfaitement instruit de la cause pour laquelle le baronnet s'était retiré du monde, le jeune homme ne voulut pas traiter un sujet aussi délicat avec un étranger. Les peines du traître de Carrow étaient chose sacrée même pour les bavards du village. Aussi changea-t-il assez brusquement la conversation en demandant à son compagnon s'il connaissait quelque une des familles du village.

— Pas intimement, répondit cet homme. Pourtant je me rappelle les noms de quelques-uns de ses habitants. Il y avait d'abord le docteur Manuel.

— Voilà quatorze ans qu'il est mort. Le docteur Orme, notre digne recteur, lui a succédé dans la cure.

— L'avoué Impey.

— Il vit encore, dit sèchement Henri Ashton, et vous désirez renouer connaissance avec lui.

— Non pas, répliqua son compagnon en riant, et j'ai bonne mémoire, c'était un intrigant et un curieux qui mettait toujours le nez dans les affaires des autres. Il ne négligeait pas pour cela ses siennes car, s'il a continué la carrière de chicane et de procès qu'il avait commencée avec tant de succès quand je le connus, l'avoué Impey doit être riche à présent.

— Il est riche, et je vois que vous le connaissez.

— Je ne me rappelle plus qu'un autre nom de ce pays celui d'un bon et excellent homme, dont la vie a dû s'écouler comme un tranquille ruisseau, étranger aux orages, le fermier Ashton.

— Mon oncle ! s'écria le jeune homme d'un ton d'agréable surprise, car jamais son cœur reconnaissant n'éprouvait de plus vive satisfaction que lorsqu'il entendait rendre justice au noble caractère de son digne parent.

— La suite au prochain numéro —

LES AMANTS DE VALENTINE

Albert mettait le pied sur les rameaux de la vigne vierge qui formaient une échelle solide, il grimpaît très doucement pour ne pas faire de bruit ; ses mains fines s'écorchaient au bois rugueux des racines, sa respiration passait haletante entre ses dents serrées.

Arrivé sur le balcon, il frappa trois coups contre la vitre et attendit ; ses deux mains contenaient son cœur dont les battements s'entendaient dans la nuit.

On ne répondit pas tout de suite, puis enfin la fenêtre s'entrouvrit et Albert sauta dans la chambre.

—Valentine, dit-il très bas, ma Valentine adorée, je vais donc enfin te parler.

Mais il jeta un cri de surprise et se recula vivement.

Un jeune homme était devant lui, le regardant sans mot dire.

—Monsieur, dit le jeune homme d'une voix qui tremblait un peu, vous espérez voir Mlle d'Erval pour lui parler de votre amour ? Mlle d'Erval ne viendra pas, elle m'a prié de vous recevoir.

—Ceci ressemble fort à un guet-apens ! s'écria Albert, qui était devenu très pâle. Et de quel droit, monsieur, vous mettez-vous au lieu et place de Mlle d'Erval ?

—Je suis son amant, répondit froidement le jeune homme.

Albert poussa un cri de rage.

—Et la lettre, dit-il, la lettre par laquelle elle me donne rendez ce soir ?

—La lettre a été écrite par moi, Valentine voulait, une fois pour toutes, se délivrer de vos poursuites amoureuses.

—Il y avait d'autres moyens que de se jouer d'un galant homme ; je ne puis rien contre Mlle d'Erval qui est une femme, mais vous, monsieur, vous, son complice dans cette vilaine aventure, vous êtes un misérable lâche.

Il levait la main pour souffleter l'amant de Valentine ; mais celui-ci, avec une singulière souplesse, fit un bond qui le porta à l'autre bout de la chambre.

—Ne me touchez pas ! cria-t-il avec une sorte de terreur ; nous nous battons demain matin, quand vous voudrez, mais ne me touchez pas.

La lune l'éclairait maintenant, et Albert le regardait. C'était presque un enfant encore ; aucun duvet n'apparaissait sur son visage velouté ; il y avait un charme troublant dans cette physiologie d'adolescent : les yeux sombres étincelaient sous les masses noires d'une chevelure bouclée, les lèvres, d'un pâle rose de corail, saignaient sous les morsures des dents.

Lui aussi regardait fixement l'amoureux éconduit ; il semblait étonné de sa beauté virile et de sa grâce de gentilhomme.

—Demain, dit encore Albert, j'enverrai mes témoins aux vôtres ; j'attends votre carte, monsieur.

—Je m'appelle Camille Dubar, répondit le jeune homme avec effort ; puis il ajouta : Toutes ces formalités sont inutiles, demain au bois de Vincennes, à huit heures, je viendrai avec mes témoins.

—Sott, monsieur, dit Albert étonné, et maintenant, je désire que vous me fassiez sortir par la porte, les procédés de Mlle d'Erval ne me donnent pas le désir de me casser le cou en descendant par les fenêtres.

Le jeune homme souleva une tapisserie et dit :

—Vous descendrez l'escalier ; au bout du corridor que vous traverserez, vous serez dans la rue.

—C'est bien, répondit Albert, à demain, monsieur, et dites à celle que vous nommez Valentine, qu'elle a réussi au-delà de ses espérances, mon amour est bien mort.

Et comme il s'éloignait, il lui sembla entendre un sanglot qui sortait de la pièce qu'il venait de quitter.

Le lendemain, à Vincennes, dans cet adorable bois si peu connu des Parisiens de l'époque des Acacias, ils étaient tous arrivés,

Albert et ses amis, Camille et deux étudiants du quartier Latin qui, sans le connaître, avaient consenti à lui servir de témoins.

Une querelle politique, dans un café, était le prétexte du duel.

Pendant que les témoins réglèrent le combat, Albert sentait peser sur lui les yeux de Camille ; ce regard enveloppant le troublait comme une caresse, sa colère s'en était allée avec son amour pour Valentine, et il se trouvait pris d'une étrange sympathie pour cet enfant qui se battait à cause d'une femme.

—Bah ! se disait-il, je ne lui ferai pas grand mal, il s'agit seulement de lui donner une leçon.

Ils se mirent en garde et Albert s'aperçut vite que son jeu était de beaucoup supérieur à celui de Camille ; aussi le ménageait-il de tout son pouvoir. Mais celui-ci, dans un dégagement, fit un faux mouvement et il s'enferra sur l'épée de son adversaire.

Albert jeta son arme, Camille tomba sans un cri, les témoins se précipitèrent. On ouvrit le gilet, on arracha la chemise : la peau blanche de la femme trouée par la lame apparut à ces hommes froids d'horreur.

Albert avait poussé un cri terrible ; sautant sur la jeune fille, il la tenait entre ses bras.

—Ma vie pour la sienne ! cria-t-il, il faut la sauver ; j'ai tué une femme, je suis déshonoré à jamais ! Madame, pardonnez-moi, je deviens fou !...

Elle ouvrit les yeux, un faible sourire l'éclaira tout entière.

—Monsieur, dit-elle, je voudrais rester seule avec vous.

Il fit un geste, les autres s'éloignèrent.

—Albert, murmurait-elle encore, je vous pardonne, vous ne pouviez savoir... je me croyais forte à l'épée et je voulais vous blesser ; plus tard, je vous aurais avoué... J'aimais Valentine, j'étais folle, ah ! oui, bien folle, ajoutait-elle avec une nuance d'amertume et de dégoût. Venez près de moi, plus près encore. Son souffle passait contre le souffle du jeune homme.

—Ne pleurez pas, je suis heureuse ; c'est donc ça, l'amour ? Si j'avais su ! Le reste était menteur et vide..... Maintenant, tout est fini, donne-moi tes lèvres !

Il se pencha sur elle et colla sa bouche sur cette bouche, qui se tendait, déjà violette.

—Camille, sanglotait-il en se relevant ; Camille, ne meurs pas... je t'aimerai tant !

Mais l'âme s'était envolée pendant que Camille connaît son premier et son dernier baiser d'amour.

HYGIENE PRATIQUE

La peur

Vous commettez une lâcheté, vous déterminez, dans son intelligence, dans sa sensibilité, une modification profonde et d'autant plus tenace qu'elle est faite à un âge plus tendre.

Déjà préparé, sollicité même par sa faiblesse à prendre peur de tout objet inconnu, vous augmentez encore le nombre de choses qui peuvent l'impressionner.

Par sa propre nature il n'aurait eu peur que de ce qu'il voit pour la première fois ; vous lui inspirez la crainte de ce qu'il ne peut voir et ne verra jamais. C'est le comble de l'absurde et de l'imprudence.

Ainsi, pour la nuit, on plaide ici même, l'autre jour et fort éloquemment, la même cause à propos de veilleuses nocturnes.—Moi j'irais encore plus loin. Je voudrais que, loin de faire de la nuit, du 'noir,' un épouvantail pour les enfants, on en fit un objet d'amusement et... d'études.

Oh ! la chose est bien simple, et je connais un papa dont les deux petites filles, dont l'une porte le rude poids de cinq hivers, et l'autre n'a vu naître que deux printemps et un automne, deux diables enjuponnés d'ailleurs, dont le plus grand plaisir et l'une des plus chères 'récompenses' est d'aller se promener à la cave 'sans chandelle.' Le tout est de s'y bien prendre. Quand l'occasion se présente d'une de ces expéditions nocturnes, voici l'ordre du cortège : le papa marche en tête, les deux petites derrière, sur les talons, rapprochant leurs distances à mesure que s'accroît l'obscurité. Quand on est arrivé dans le noir absolu, —dame, la première fois, et même la seconde, on tremble bien un

peu,—le papa prend de chaque côté la main de ses petites compagnes, et l'on marche... bien doucement, bien doucement de peur de quelque obstacle. Chemin faisant l'on fait la nomenclature des objets qu'on rencontre, et qu'on touche, à tâtons.—Voici la porte, dit le papa, du caveau des bouteilles; ici sont les fûts, en voilà un, deux, trois; l'ainée compte tout haut; voilà du bois; là des bouteilles vides; ce grand tube froid, c'est le tuyau de la pompe. Et l'on marche toujours. Quand le cicerone a jugé qu'il a fait environ la moitié du chemin, il frotte une allumette et l'on constate 'de visu,' ce qu'on n'avait fait que deviner au toucher. Vous voyez bien, dit-il, nous sommes dans la cave; et il montre à nouveau les objets qui s'y trouvent à la grande joie des enfants qui 'constatent par elles-mêmes qu'elles ne se sont pas trompées.' L'allumette éteinte, on revient à tâtons, saluer avec des cris de joie la lumière du jour, et raconter à la maman et à la grand'mère les multiples détails de l'aventure.

Il est bien évident que la même promenade peut être effectuée dans n'importe quel endroit, un cabinet, une chambre, un grenier, et pourvu qu'il y fasse noir.

Essayez donc ensuite de faire croire à une enfant ainsi éduquée que le diable va sortir de la cave. Elle vous répondra ce que j'ai entendu dernièrement: "Père Fouettard, dit une petite fille, qu'on voulait effrayer par la venue de ce croqueur d'enfants, oh! c'est pour rire. Je l'ai vu ce matin."

—Mais, va-tu dire quelqu'un, vous nous désarmez, cher docteur; si nous n'avons plus Croquemitaine, comment ferons-nous?

—Je vous enlève, il est vrai, une arme fragile et dangereuse, mais je vous en laisse une infallible.

—Ah? ?

—La patience et l'absolue justice. Ainsi armés, pas d'enfant qui vous résiste. Essayez-en.

FIN

AVIS PUBLIC

A cause du déménagement de nos ateliers que nous ferons la semaine prochaine, le prochain numéro de notre journal ne sera distribué dans les dépôts de journaux que mercredi le 4 mai. Ce retard occasionné par notre déménagement ne sera donc que de trois jours. Nos lecteurs y gagneront à l'avenir, car nous serons plus régulier dans l'envoi de notre journal.

RECETTES FAMILIÈRES

Sauce à la mayonnaise

Battez deux jaunes d'œufs, ajoutez une cuillerée à sel de sel, autant de poivre et deux cuillerées à soupe d'huile et par degrés ajoutez le restant d'un demiars d'huile. Quand la sauce commence à épaissir mettez quelques gouttes de vinaigre puis le restant de deux cuillerées; cette sauce est surtout bonne pour le poisson et les viandes froides; mêlez jusqu'à ce que la sauce ait l'apparence d'une sauce à la crème.

Foie lardé

Lardez un foie de veau avec du 'bacon' ou du jambon, assaisonnez avec poivre et sel, attachez avec un fil pour maintenir le foie dans sa forme; mettez dans une chaudière avec une pinte d'eau froide, un quart de livre de 'bacon,' un oignon haché fin et une cuiller à thé de marjolaine douce; laissez mijoter doucement deux heures; versez la sauce dans le saucier et brunissez le foie dans la chaudière.

Plum pudding sans œufs

Une bollée de suif, de farine, de raisins et de corinthes; une demi-bollée de citron et d'épices; ajoutez du lait pour faire une pâte, ajoutez deux cuillers à thé de poudre et faites bouillir trois heures.

Laver le linge

Les laveuses allemandes emploient deux onces d'essence de théibenthine et une once d'ammoniaque liquide bien mélangé. On met cela dans un seau d'eau chaude tenant en dissolution une

demi-livre de savon. On plonge le linge pendant 24 heures dans ce seau. Il paraît que ce procédé rend le nettoyage beaucoup plus rapide. Deux ou trois rinçages à l'eau froide enlèvent l'odeur de la thérebenthine.

Empesage du linge

On donne le lustre aux devants de chemises, cols, poignets, en employant une once de cire blanche et deux onces de blanc de baleine que l'on fait chauffer doucement en mélangeant. On réserve cette composition pour l'usage. Quand vous avez préparé une suffisante quantité d'empois, soit pour une douzaine de morceaux, ajoutez y gros comme un bon pois de votre composition, plus ou moins, suivant la grandeur des objets. On peut aussi employer la gomme arabique dissoute dans l'eau bouillante; une cuiller à soupe de solution de gomme concentrée par chopine d'empois, donne un lustre magnifique.

Évitez la chaleur sèche

La chaleur sèche des fournaies est nuisible à la gorge et aux poumons. Pour remédier à cet inconvénient il faut lui donner un certain degré d'humidité. On peut le faire en pendant en avant de la clé une serviette humide dont la partie inférieure plonge dans un vaisseau peu profond contenant de l'eau.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

• Dans un salon :

—Vous semblez vous ennuyer, monsieur ?

—Terriblement, monsieur; et vous ?

—Moi aussi — et, tenez, si vous voulez, nous allons nous en aller.

—Oui; mais, pour moi, ce n'est guère facile; je suis le maître de la maison.

• Bigamie.

Quelqu'un, entendant dire qu'on allait faire mourir un homme pour avoir épousé trois femmes, dit par un excès d'exagération: "Ah! je ne le plains pas; dès l'heure qu'il a été assez fou pour épouser la première, il méritait d'être pendu."

• L'oncle Ernest surprend Lili en train de tremper ses doigts dans un flacon de cognac et d'en barbouiller la tête d'une poupée.

—Qu'est-ce que tu fais donc-là? petite, lui dit son oncle.

—Ma poupée est pâle, répondit-elle, je lui donne des couleurs.

—Mais ce n'est pas avec ça.....

—Mais si, puisque maman m'a dit que c'était l'eau-de-vie qui t'avait rendu le nez rouge.

• Nous pouvons procurer tous les numéros parus du *Journal des Familles* à ceux qui nous en feront la demande.

ON DEMANDE un apprenti typographe d'une année ou deux d'expérience.

L'ABBAYE DE GARROW

(Voir à partir du n° 12)

JOURNAL DES FAMILLES

Paraissant le samedi.

Invariablement payable d'avance

Un an \$1.50 | Six mois 75cts | Quatre mois 50cts | Deux mois 25cts

Tout nouvel abonné de six mois ou d'un an recevra gratuitement et franco, tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1887.

Nous engageons ceux de nos agents qui vendent notre journal au numéro, de bien vouloir régler avec nous le 1er de chaque mois afin de faciliter notre administration.

LOUIS BELAIR éditeur.